

Joseph Kessel a non seulement eu une grande influence sur la réédition des œuvres romanesques complètes d'Istrati aux éditions Gallimard en 1969, mais il a également été son compagnon de route quelques années avant que celui-ci ne meure. Du « prince des vagabonds », l'écrivain français garde de formidables souvenirs qu'il partage dans sa préface... En voici un extrait :

Préface de Joseph Kessel
à ***Oncle Anghel*** de **Panaït Istrati**
(Gallimard, coll. « l'Imaginaire », 2013)

Voici que reviennent au jour les chefs-d'œuvre d'un vagabond roumain. Sa mort prématurée en 1935, la disparition de la maison qui l'éditait, et, enfin, la guerre, l'ont enfoui pendant un tiers de siècle dans les limbes des écrivains aux livres introuvables. Qui donc, aujourd'hui, s'il n'a pas dépassé la cinquantaine, connaît encore les titres des siens ou même le nom de leur auteur ? Sans doute aurait-il fallu ici, pour combler cette vaste lacune, une étude qui éclairât les récits romanesques de Panaït Istrati, en définît les sources, rendît compte de leur tonalité unique, les rétablît au rang prestigieux qu'ils occupèrent en leur temps, d'un seul coup, dans les lettres françaises, et par les traductions, dans la ferveur du monde. Une somme où la biographie, le climat de l'époque, les influences des lieux et des milieux eussent apporté aide et facilité au lecteur. J'ai essayé de le faire. Et de mon mieux. Honnêtement. Obstinement. Presque douloureusement. Peine perdue. Ce n'était « pas ça » comme on dit. Et il m'était impossible, en demeurant moi-même, de publier sur Istrati une ligne qui ne fût « pas ça ». Or, un soir où je m'acharnais à la tâche toujours manquée, un très vieux souvenir m'arrêta soudain. C'était en 1924, vers la fin de l'année... Entre la place Blanche et la place Pigalle... Deux hommes allaient de l'une à l'autre sans en avoir véritablement conscience. Ils parlaient en même temps et avec une ardeur telle qu'ils étaient comme aveugles et sourds au mouvement des flâneurs, clochards, fêtards, truands et filles de Montmartre, marée de l'heure indécise où l'ombre balance et la clarté hésite. Ils s'arrêtèrent brusquement entre l'enseigne d'un cabaret tenu par un homosexuel célèbre et d'énormes boccas rouges qui, à la devanture d'une pharmacie, rutilaient sous les feux électriques. Et le plus âgé, qui avait la face longue et creuse d'un loup affamé, cria : « Nous sommes du même chemin ! – De la même étoile ! cria le plus jeune. – Alors... dit le premier. » Il sortit un couteau de sa veste, en fit surgir la lame, entailla son poignet gauche, saisit la main de son compagnon l'incisa au même endroit et l'appliqua sur la sienne de manière à joindre les lèvres des deux coupures. Et d'une voix qu'un accent étranger faisait vive et chantante, il dit : « Chez, nous, quand deux vagabonds se reconnaissent pour frères, ils le signent de leur sang. » Personne, aux alentours, ne s'émut, ne s'étonna. Dans les aubes de Montmartre on était habitué à des saignées plus dangereuses. L'homme au couteau était Panaït Istrati. Il replia la lame, noua un mouchoir autour de son estafilade, mit cette main sur mon épaule et nous reprîmes notre promenade bienheureuse. Il y avait une semaine, au plus, que nous nous connaissions.

Journal du Festival Istrati organisé par la librairie Quilombo à Paris en mai 2015 :
http://www.librairie-quilombo.org/IMG/pdf/journal_istrati_web_2.pdf